

ALLEMAND

Un jour, un cadeau inattendu me parvint, apparemment tombé du ciel. C'était une bicyclette-bébé, juste ce qu'il fallait pour ma taille. Le nom du mystérieux donateur ne me fut pas révélé et toutes mes questions demeurèrent sans réponse. Aniela, après avoir longuement contemplé l'objet, me dit simplement, avec animosité :

— Ça vient de loin.

Ma mère et Aniela débattirent longuement le point de savoir s'il fallait accepter le cadeau ou le renvoyer à l'expéditeur. (...)

— Nous n'avons plus besoin de lui.

C'était dit par Aniela, sévèrement. Ma mère pleurait dans un coin. Aniela surenchérit alors :

— Il se rappelle un peu tard notre existence.

Puis la voix de ma mère (...) dit, presque timidement :

— C'est tout de même gentil de sa part.

Là-dessus, Aniela conclut :

— Il aurait pu se souvenir de nous plus tôt.

(La seule chose qui m'intéressait à l'époque était de savoir si je pourrais garder ma bicyclette. Finalement, ma mère m'y autorisa).

Romain GARY, *La promesse de l'aube*,
Éditions Gallimard, Folio. 1960/1980

CONTRACTION

Le texte ci-dessous est à résumer, dans la langue choisie, en 180 mots, avec une tolérance de 10 % en plus ou en moins sur le nombre de mots. Si l'écart est supérieur à 10 % et inférieur à 20 %, la note théorique est divisée par deux ; un écart supérieur à 20 % entraîne la note 0.

Le candidat devra indiquer lui-même le nombre de mots employés.

L'épreuve est notée selon la qualité de la langue étrangère employée entre 0 et 12 ; la note ainsi obtenue est multipliée par un coefficient compris entre 0 et 1 selon la fidélité au texte de départ.

Faire mieux avec moins

Dans la France des « trente glorieuses », les clignotants étaient tous au vert. Chacun voyait sa situation matérielle embellie d'année en année : les ménages s'équipaient, prenaient le volant, s'asseyaient devant leur première télévision, ils accédaient par millions à un logement décent. Notre quotidien, c'était *Les Choses*, comme l'écrivait Georges Perec : nous entrons dans la consommation de masse ; Jean-Jacques Servan-Schreiber nous proposait *Le Défi américain*, c'est-à-dire un horizon aux possibilités illimitées ; la religion de l'époque, selon le slogan de François de Closets, était le « toujours plus ».

Personne ne s'interrogeait sur la croissance ; on la voyait perpétuelle ; elle rimerait bientôt, pour tous, avec abondance. On ne parlait ni de chômage, ni de rareté, ni de dégradation de l'environnement - ni tout simplement d'environnement ; le tiers-monde, après la décolonisation, n'était pas un problème.

Ces temps sont loin. Nous savons maintenant que beaucoup de ressources sont limitées, que la croissance est fragile et qu'elle déstabilise la planète. (...) L'horizon se constelle de « moins ».

Nous avons certes vécu des « moins » positifs : moins de naissances non désirées, moins de travail hebdomadaire, moins de vitesse et de morts sur les routes, moins d'alcoolisme, un peu moins de discrimination pour les femmes. Nous bénéficions de techniques qui permettent de consommer vingt fois moins d'électricité qu'en 1950 pour alimenter un même équipement, trois fois moins d'essence aux 100 kilomètres, dix fois moins de pollution industrielle, etc.

Mais « l'âge du moins », dans lequel nous entrons à peine, va être celui de restrictions sévères. La distribution mondiale des rôles dans la production industrielle et agricole nous amènera à replier, encore, des activités traditionnelles. L'offre de pétrole sera durablement insuffisante face à une demande en constante augmentation ; des chocs politiques aggraveront la pénurie ; l'Europe en souffrira ; ce sera un drame pour de nombreux pays pauvres. (...)

En France et en Europe, ces changements seront vécus de manière différente selon que nous les subirons ou les conduirons. S'ils s'imposent à nous de force, au rythme des flambées sur les prix et des coups de tabac sur les approvisionnements, ils seront ressentis comme des reculs. On les acceptera d'autant moins qu'ils frapperont d'abord les plus faibles et

provoqueront la crispation des privilégiés et de violentes turbulences sociales ; ils pourraient mettre en péril la démocratie.

Si, au contraire, nous savons, clairement, collectivement, et sans faux-fuyants, prendre la mesure des changements « en moins » qui sont devant nous, si nous savons piloter de manière responsable et démocratique les évolutions vers de nouveaux modes de vie, tout sera différent.

Pour nous, peuples privilégiés, ce siècle sera celui de la sobriété. On aurait grand tort d'y voir une catastrophe : sans rien concéder d'essentiel sur nos modes de vie, nous pouvons consommer de manière plus propre ; nous pouvons réduire notre empreinte écologique, c'est-à-dire limiter aussi bien nos prélèvements sur les ressources que nos rejets - déchets et émissions polluants - sur les écosystèmes. Certains en Europe ont anticipé sur cette voie ; leur santé, comme l'économie de leur pays s'en trouvent mieux.

Le mieux peut être l'ami du moins. Ce thème du " moins mais mieux " est un sujet politique. Il appelle des choix politiques :

Le choix de la vérité. Pour avancer dans ce siècle les yeux ouverts, et non à reculons, attendons des politiques qu'ils nous aident à prendre conscience des dérives du monde, des défis que ces dérives nous lancent et de la menace qu'elles font courir à la survie même de l'espèce humaine. Un débat public national s'impose, particulièrement dans ce pays porté au repli, voire au réflexe de l'autruche.

Le choix de la solidarité. Nous sommes tous dans le même bateau, sur la même petite planète, dans notre même petite Europe. Nous ne nous en sortirons que par la mobilisation, chez nous, de tous les acteurs et en prenant les moyens de ne laisser personne sur le bord de la route. Nous ne survivrons pas si, au-delà des mers et des sables, des milliards d'êtres humains s'abîment dans les pénuries, les disettes et la précarité.

Robert LION,
Président d'Agrisud International
Extrait de *Le Monde*,
Vendredi 7 juillet 2006.